

L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE CYRILLE ET DE MÉTHODE D'APRÈS
CONSTANTIN KOSTENECKI

Le fond de la légende créée par les biographes de Cyrille et de Méthode, sur la soudaineté de l'invention de l'alphabet slave et de la traduction des textes sacrés, se trouve dans les passages de la *Vita Constantini*, chap. XIV, 2-13, et de la *Vita Methodii*, chap. V, 1-11, où il est question de la préparation de la mission en Moravie. Cette légende dominait tout au long du moyen âge slave. Cyrille était considéré comme inventeur de l'écriture slave, sans aucune réserve, et personne ne doutait pas que lui et son frère aîné étaient les traducteurs des premiers livres de grec en slave. Bien qu'entourés de «špospěš' niki» (= *collaborateurs*)¹, «iže bęachou togožde doucha, jegože i si» (= *empreints du même esprit qu'eux*)², c'était les deux frères qui apparaissaient au premier plan comme auteurs de cette œuvre grandiose. Il suffit de lire la pléiade des petites sources et témoignages sur Cyrille et Méthode, qui nous vient du Moyen Âge, pour voir jusqu' où va la légende. Pourtant, la légende n'a jamais pu étouffer le noyau de vérité, lequel, malgré tout, a survécu et a percé toutes les sources cyrillo-méthodiennes, majeures ou mineures³. En effet c'est sur la base de cet élément de réalité historique, qu'un esprit pénétrant du monde slave vint au XV^e siècle exercer sa critique sur la légende: c'était Constantin Kostenecki, dit le Philosophe ou Grammairien⁴.

1. *Vita Constantini*, XIV, 13: Fr. Grivec et Fr. Tomšič, *Constantinus et Methodius Thesalonicensis. Fontes*, Zagreb 1960, 129 (= *Radovi Staroslavenskog Instituta*, knjiga 4).

2. *Vita Methodii*, V, 10: Grivec et Tomšič, *Constantinus et Methodius*, 155.

3. On peut consulter les sources mineures, slaves, latines et grecques concernant Cyrille et Méthode dans les éditions de P. A. Lavrov, *Materialy po istorii vozniknovenija drevnejšej slavjanskoj pis'mennosti*, Leningrad 1930, 79-200, A. Todorov-Balan, *Kiril i Metodii*, II, Sofija 1934, 1-260, et *Magnæ Moraviæ fontes historici II. Textus biographici, hagiographici, liturgici*, Brno MCMLXVII, 164-345 (= *Opera Universitatis Purkynianæ Brunensis. Facultas Philosophica No 118*). Sur la valeur de ces sources voir aussi Grivec et Tomšič, *Constantinus et Methodius*, 22-58 et Fr. Grivec, *Konstantin und Method Lehrer der Slaven*, Wiesbaden 1960, 241-261. Sur le fait que l'élément légendaire est abondant dans les dites sources voir A.-E. Tachiaos, «L'origine de Cyrille et de Méthode. Verité et légende dans les sources slaves», dans *Cyrrillomethodianum*, II, Thessalonique 1972-1973, 98-140.

4. Né vers l'année 1330 à Kosteneck de Bulgarie, Constantin passa la plus grande partie de sa vie au service du prince des Serbes Stefan Lazarević. Pour la vie et l'œuvre de Constantin voir J. Trifonov, «Život i deinost na Konstantina Kostenecki», dans *Spisanie na Bŭlgarskata Akademija na Naukite i Izkustvata*. Kniga LXVI-5 (1943) 223-292; E. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les pays roumains*, Paris 1947, 155-159; K. Kuew, *Konstantyn Kostenecki w literaturze bulgarskiej i serbskiej*, Krakow 1950 (= *Biblio-*

La critique avancée par Constantin de Kosteneck sur la légende, qui se rapporte à la traduction des livres sacrés par Cyrille, se trouve dans le quatrième chapitre de son fameux traité «*O pismenech*»¹. Constantin entre autres discute ici la question de la langue slave, dans laquelle furent rédigées les premières traductions. Examinant cette question, Constantin, étonnement, se prononce en faveur du russe. Il est difficile d'affirmer si cette conception erronée était due à l'oubli de Cyrille et de Méthode par les Serbes au XV^e siècle, comme le laisse entendre V. Jagić², ou bien à l'identification qui se faisait dans l'antiquité russe du slave avec le russe³. Si Constantin formula une opinion si erronée sur la langue slave, dont s'étaient servis les frères thessaloniciens, il n'en était pas de même pour son affirmation sur le travail philologique de Cyrille. Son avis là dessus prouve, non seulement une certaine connaissance des sources, mais aussi un esprit critique à leur égard. Constantin avait estimé que dans le slave des traductions existaient d'éléments de diverses langues slaves, mais ce qui prédominait c'était le russe. Cette affirmation de Constantin est basée sur une argumentation qui n'est pas loin de la vérité, au moins en ce qui concerne la préparation des traductions.

D'après notre savant, Cyrille devait avoir une équipe de disciples slaves de diverses origines, qui l'assistaient à son œuvre littéraire⁴. Constantin laisse entendre que chacun de ces disciples proposait une forme de traduction selon la langue qu'il parlait, mais Cyrille lui même procédait au choix des mots et expressions. Kostenecki savait qu'en disant cela il se trouverait opposé à la légende, que la tradition respectait et voulait garder intacte, c'est pourquoi il

teka Studium Slowianskiego Uniwersitetu Jagellonskiego, Seria No 5); V. SI. Kiselkov, *Prouki i očerti po starobŭlgarska literatura*, Sofia 1956, 266-303; Dj. Sp. Radojičić, *Antologija stare srpske književnosti (XI-XVIII veka)*, Beograd 1960, 339; K. Kuev, «Konstantin Kostenecki». *Istorija na bŭlgarska literatura. I. Starobŭlgarska literatura*, Sofija 1962, 315-325, et P. Dinekov, K. Kuev, D. Petkanova, *Chistomatija po starobŭlgarska literatura*, Sofija 1967, 445-452.

1. Ce traité a été publié par D. Daničić, «Knjiga Konstantina Filosofa o pravopisu», dans *Starine*, I (1869) 9-42, et V. Jagić, *Razsuždenija južnoslavjanskoj i ruskoj stariny o cerkovnoslavjanskom jazyke*, Sanktpeterburg 1895, 95-199 (= *Izsledovanija po ruskomu jazyku I*).

2. Voir son œuvre: *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, Berlin 1913, 131.

3. Nous trouvons déjà cette identification dans l'ancienne chronique russe. Voir *Povest' vremennyh let. Čast pervaja. Tekst i perevod*. Éditée par D. S. Lichačev et B. A. Romanov. Moskva-Leningrad 1950, 23. Cf. B. St. Angelov, «Stari slavjanski tekstove. VIII. Otkāslek iz obširnoto žitie na Kiril Filosof», dans *Izvestija na Instituta za bŭlgarska literatura*, VIII (1959) 258, et E. Georgiev, «Pis'mennost' Rossov», dans *Cyrillo-Methodiana. Zur Frühgeschichte des Christentums bei den Slaven. 863-1963*, Köln-Graz 1964, 380.

4. La partie de l'œuvre de Constantin Kostenecki, où celui relate comment Cyrille fit les traductions, a été publiée à plusieurs reprises. Voir Jagić, *Razsuždenija*, 109-110; Lavrov, *Materialy*, 169-170; Teodorov-Balan, *Kiril i Metodii*, II, 146-147, et *Magnæ Moraviæ fontes historici. III. Diplomata, epistolae, textus historici varii*, Brno MCMLXIX, 443-444.

s'appuya sur un argument pris de la tradition patristique, que l'on ne saurait facilement réfuter. Et voici son argument : «...glagoljutī bo něcii, jako Kirilī filosofī izdast prežde. Boudi, prijemlju; nī onī načelnikī sy jakože poslannikī gospodīnī, pače že prorokou Davidou podobe se, izbravī ot vsěch sich plemenī mouže vědeštiichī grūčískaa pismena i slověnskyje jezyky. Grīčiskoe bo skipītro vīzmožno togda sušte, i ot koegožde kolěna obrětachou se divni moužie simī sloužešte. Nī edinogo sego imenova se, jakože i psaltyrī Davidovī»¹, c.à.d. «...certains prétendent que Cyrille le Philosophe a traduit le premier. Soit; je l'accepte; mais lui <était> le chef, et comme ambassadeur de <son> maître a égalé surtout le prophète David, ayant choisi dans toutes ces races des hommes connaissant les lettres grecques et les langues slaves. A cette époque régnait le sceptre grec puissant, et les meilleurs hommes de toutes les races étaient à son service. Pourtant lui seul <Cyrille> a été surnommé <traducteur>, tout comme le Psaultier <a été appelé Psaultier> de David». Dans la suite Constantin cite le *Commentaire aux Psaumes* d'Eusèbe de Césarée, dans l'introduction duquel le fameux auteur du IV^e siècle traite de la façon dont on chantait les Psaumes à l'époque du roi David². Bien que David ne fut pas le seul à chanter les Psaumes, le fait qu'il dirigeait les autres chantres lui avait rendu le titre de ψαλμοδός. Ainsi les noms des autres chantres sont passés à l'oubli, tandis que David est seul resté connu comme ψαλμοδός. Toute proportion gardée, la même chose s'était passée avec Cyrille, selon Constantin. Cyrille disposait d'une équipe entière qui travaillait sous sa surveillance, mais étant la personnalité éminente qui avait l'autorité de se prononcer sur toute chose, il avait acquis lui seul le titre du traducteur. Au fond Constantin croyait encore moins à la participation de Cyrille dans cette affaire; son expression «boudi, prijemlju» (soit; je l'accepte), trahit tout son scepticisme. Pourtant, en disant tout cela, Constantin nous révèle ce qu'il croyait des «süpospěšniki» et «iže beachou togožde doucha, jegože i si», que les légendes présentent tout simplement comme des éléments décoratifs dans la scène de la préparation de la mission morave. Or, ici Constantin exerce une critique sur les sources et ose rompre avec la tradition légendaire, laquelle sut si bien s'imposer. Donc, Cyrille n'était pas le seul traducteur, mais il était le chef d'une équipe traductrice.

1. Voir Jagić, *Razsuzdenija*, 109.

2. «Δαυίδ ἐπιλέγεται ἐκ τῆς φυλῆς Λευὶ κλήρω ψαλμοδοῦς ἄρχοντας ψδῶν τέσσαρας... ἄν μέσος Ἰσατο ὁ μακάριος Δαυίδ, αὐτὸς ἄρχων ἀρχόντων ψδῶν... ἕκαστος δὲ ἦδεν καὶ ἔψαλλεν ὑμῶν τόνδε ὄν ἅγιω πνεύματι τεταγμένος· ἠνίκα τοίνυν ἐσκίρτα τὸ πνεῦμα ἐπὶ τινα τῶν ἀρχόντων τῶν ψαλτοδῶν, οἱ λοιποὶ ἡσυχίαν ἦγον παρεστώτες καὶ ὑπακούοντες συμφώνως τῷ ψάλλοντι ἀλληλοῦτα». *Commentaria in Psalmos*. Migne, *Patrologia Graeca* XXIII, 73-76.

En exerçant cette critique, Constantin prouve avoir deviné certaines choses, que l'on n'oserait pas avouer aisément à son époque. Toucher à l'autorité de Cyrille en tant que personne qui, illuminée par Dieu, avait si rapidement tout fait, invention de l'alphabet et traduction des livres, ce n'était vraiment pas petite chose. Et pourtant une étude attentive des sources aurait justifié ce philologue du XVe siècle et aurait prouvé, qu'en déplorant une telle argumentation, il ne se trouvait pas loin de la vérité.

Il y a toute une série de questions, la réponse auxquelles viendrait justifier dans une grande mesure les conclusions tirées par Constantin de sa critique des sources. Tout d'abord, l'existence d'un alphabet slave quelconque et des traductions slaves avant l'arrivée des ambassadeurs de Rastislav à Constantinople, paraît très probable, du fait que le succès de la mission morave dans le domaine littéraire supposait une très longue préparation¹. Pendant la mission morave les deux frères se seraient servis d'un alphabet et de traductions, qui sans aucun doute auraient été, non seulement préparées, mais aussi utilisées quelque part pour une population slave. Nous n'insisterons pas sur la mission dite «russe» des deux frères², bien qu'elle nous paraisse logique et probable, car elle a toujours beaucoup d'ennemis parmi les savants³. Nous voudrions seulement remarquer, que l'Empire byzantin n'aurait pas attendu l'arrivée des ambassadeurs de Rastislav pour s'occuper de l'œuvre de la christianisation et l'évangélisation des Slaves. Ceux-ci, non seulement entouraient depuis des siècles l'Empire, mais certaines de leurs tribus avaient déjà été installées à l'intérieur de ses frontières. Or, la préparation d'une mission slave par les Byzantins, nous ne pouvons la comprendre qu'en premier lieu en relation avec les Slaves, qui se trouvaient en voisinage ou en contact direct avec

1. Une argumentation très solide en faveur de la création d'un alphabet slave avant la mission morave nous est fournie par I. Dujčev, «Vüprosüt za vizantijsko-slavjanskite otnošenija i vizantijskite opiti za süzdavane na slavjanska azbuka prez pürvata polovina na IX vek», dans *Izvestija na Instituta za bülgarska istorija*, 7 (1957) 241-264. Cf. A. V. Kartašev, *Očerki po istorii russkoj cerkvi*, I, Paris 1959, 78-80, et A.-E. Tachiaos, «Τὰ ῥωσικὰ γράμματα' εἰς τὸν Ἴβον' τοῦ Κωνσταντίνου-Κυρίλλου», dans *Θεολογικὸν Συμπόσιον. Τόμος χαριστήριος πρὸς τὸν καθηγητὴν Π. Χρήστου*, Thessaloniki 1967, 291-309.

2. Pour la théorie de la mission russe voir M. V. Levčenko, *Očerki po istorii russko-vizantijskich otnošenij*, Moskva 1956, 76-90. Cf. G. Vernadsky, *A History of Russia. Vol. I. Ancient Russia*, New Haven and London 1964, 353-359; K. Ericsson, «The Earliest Conversion of Rus' to Christianity», dans *The Slavonic and East European Review*, XLIV, N° 102, 98-121, et V. A. Istrin, *1100 let slavjanskoj azbuki*, Moskva 1963, 88-126.

3. A cette catégorie de savants appartiennent F. Dvorník, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague 1933, 186 (= *Byzantinoslavica Supplementa I*) et Fr. Grivec, *Konstantin und Method*, 48-49. Cf. aussi la récente étude de A. P. Vlasto, *The Entry of the Slavs into Christendom. An Introduction to the Medieval History of the Slavs*, Cambridge 1970, 245-246

l'Empire. Ainsi le moment où les deux frères faisaient route pour la Moravie, l'administration impériale et celle du Patriarcat de Constantinople ne faisaient autre chose qu'accomplir un programme, lequel était depuis longtemps mis en vigueur et dont les résultats devaient être déjà éprouvés.

Cyrille et Méthode auraient été engagés dans ce programme bien avant la mission morave. Le service de Méthode en tant que dignitaire dans une éparchie comprenant des Slaves, où il fit sa première connaissance avec leurs mœurs et leur langue¹, les longues années dans les couvents du mont Olympe de Bithynie, où, d'après son biographe, il s'occupait des livres², le voyage chez les Khazars en qualité d'assistant de son frère cadet³, toute cette activité de Méthode n'était pas pour rien. Et encore une question qui se soulève tout naturellement: si le thessalonicien Méthode était «knjaz» - ἄρχων de la région de Strymon⁴, pourquoi avait-il choisi comme lieu d'isolement un monastère de la lointaine Bithynie et non pas un des florissants monastères de Thessalonique ou de Constantinople? A ce propos il ne faut pas oublier que la *Vita Methodii* nous laisse comprendre clairement que le contact de celui-ci et de ses collaborateurs avec les monastères d'Olympe était constant pendant leur séjour en Moravie. Encore une chose pour nous intriguer, c'est l'arrivée de Cyrille au monastère Olympe et son séjour là bas pendant l'intervalle entre la mission chez les Arabes et celle chez les Khazars. Le biographe nous dit explicitement que pendant son séjour dans ce couvent, Cyrille ne s'occupait que de livres⁵.

Si Constantin Kostenecki s'est montré peu compétent pour estimer la

1. «....da by proučilü se všemü obyčejmü slověňskymü i obyklü ja po malow». *Vita Methodii*, II, 5. Grivec et Tomšič, *Constantinus et Methodius*, 153.

2. «...a knigachü prileža». *Vita Methodii*, III, 3. Grivec et Tomšič, *op. cit.*, 154.

3. «.....nū šidü slouži jako rabü minišou bratou, povinouja se jemow». *Vita Methodii*, IV, 3. Grivec et Tomšič, *op. cit.*, 154.

4. Cette hypothèse, avancée surtout par Dvorník (*Les légendes de Cyrille et de Méthode*, 9-12), a été acceptée par un grand nombre de savants. Cf. G. Ostrogorsky, «The Byzantine background of the Moravian Mission», dans *Dumbarton Oaks Papers*, 19 (1965) 3-18. Pour longtemps les arguments en faveur de cette hypothèse n'avaient pas changé. Ce n'est que depuis quelque temps que de nouveaux arguments—très discutables d'ailleurs—ont été avancés par S. Troickij, «Sv. Mefodij kak slavjanskij zakonodatel'», dans *Bogoslovskie trudy. Sbornik vtoroj*, Moskva 1961, 100-111; idem, «Dlja kogo, kogda i gde sv. Mefodij sostavil 'Zakon suduyj ljudem'», dans *Ežegodnik Pravoslavnoj Cerkvi v Českoslovakii. 1963*, Praga 1963, 49-57, et idem, «Mefodij kak avtor 'Zakona sudnogo ljudem'», dans *La Macédoine et les Macédoniennes dans le passé. Recueil d'articles scientifiques*, Skopje 1970, 441-453.

5. «.....vü Olimb' že šidü kû Mefodiju bratu svojemou načetü žiti i molitvu tvoriti bes přestania kû Bogu, tûkmo knigami besěduje». *Vita Constantini*, VII, 5. Grivec et Tomšič, *op. cit.*, 108. Pour la signification de l'expression «knigami becěduje» voir A. S. L'vov, *Očerki po leksike pamjatnikov staroslavjanskoi pis'mennosti*, Moskva 1966, 153-163.

Il faut bien remarquer que ce phénomène apparaît presque exclusivement dans les textes glagolitiques les plus anciens¹. On aurait peut être pensé, qu'il s'agit d'une particularité de prononciation régionale des Slaves du sud. Si la question était seulement pour le *g* mouillé, pas de problème. La chose est que dans certains de ces mots d'emprunt il y a une particularité qui peut donner base à certaines conclusions. Il s'agit de l'apparition d'un *g* mouillé entre la consonne *v* et la voyelle *i*. Des plus il y a le développement d'un *jer* entre le *g* mouillé et la consonne qui le précède: levǫǵ'ii, levǫǵ'itǫ, Paraskevǫǵ'i, Ninevǫǵ'itǫ etc. Ceci signifie que le phénomène est propre aux mots grecs empruntés et non pas au parler slave qui les avait reçus². Mais nous savons bien que dans les parlers grecs de la Macédoine ce phénomène est absolument inconnu. Par contre, pareil phénomène est attesté dans presque tous les parlers grecs de l'Asie Mineure³. Le troisième point à noter, c'est la présence abondante dans les textes vieux-slaves de mots d'emprunt du grec vulgaire⁴. On ne peut concevoir facilement, comment deux savants grecs du IX^e siècle, Cyrille et Méthode, qui avaient reçu l'éducation la plus poussée qui existait dans l'Empire⁵, se seraient permis un tel compromis inouï à l'époque.

garisches. 2. Der Lautwert des glagolitischen ž», dans *Zeitschrift für slavische Philologie*, I (1925) 163-164; A. M. Seliščev, *Staroslavjanskij jazyk. Čast pervaja*, 26-27, 56, 60-61, 65, 96; Mareš, «Drevneslavjanskij literaturnyj jazyk v Velikomoravskom gosudarstve», 17-18; V. Tkadlčik, «Dvě reformy hlalohského písemnictví», dans *Slavia*, XXXII (1963) 353-354, et A. S. L'vov, «Glagolica i nekotorye problemy prastaroslavjanskoj fonetiki», *Slovo. Časopis Staroslavenskog Instituta*, 21 (1971) 50-54.

1. Jagić, *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache*, 275-276.

2. Cf. Seliščev, *Staroslavjanskij jazyk*, 25-27.

3. Voir G. Chatzidakis, *Μεσαιωνικά και νέα ελληνικά*, I. Athènes 1905, 48-50, II, Athènes 1907, 327-329; A. A. Papadopoulos, *Γραμματική τῶν βορειῶν ιδιωμάτων τῆς νέας ἐλληνικῆς γλώσσης*, Athènes 1927, 39-40, et Chr. G. Pantelidis, *Φωνητικὴ τῶν νεοελληνικῶν ιδιωμάτων Κύπρου, Δωδεκανήσου και Ἰκαρίας*, Athènes 1929, 36-37. A noter que l'inscription d'une icône russe de Ste Parascève datant du XIV^e siècle nous conserve la forme «Paraščevige» (Voir A. Ovčennikov, N. Kišilov, *Živopis' drevnego Pskova XIII-XIV veka*, Moskva 1971, pl. N° 22 et 24). On pourrait dire que nous avons ici un vestige de la forme Παράδσεβτζη, laquelle existe dans certains parlers grecs. Voir Pantelidis, *op. cit.*, 37.

4. Pour les emprunts en question voir Vasmer, *Greko-slavjanskije etjudy*, 299-322. Pour une documentation plus complète on peut consulter les études de N. A. Meščerskij, «K voprosu o zaimstvovanijach iz grečeskago v slovarnom sostave drevne-russkago jazyka», dans *Vizantijskij Vremennik*, XIII (1958) 246-261; K. Jordal, «Grečeskie zaimstvovanija v russkom jazyke», dans *Scando-slavica*, XIV (1968) 297-256, et M. Filipova-Bajrova, *Grůcki zaemki v sůvremenija búlgarski ezik*, Sofija 1969.

5. Malgré les renseignements fournis par la *Vita Constantini* et la *Vita Methodii*, l'éducation des frères thessaloniens reste toujours un problème ouvert. Les hypothèses qui ont été avancées jusqu' à présent, sont totalement bouleversées dans l'étude de P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des*

Après ce que nous venons de dire, il reste à mettre les choses en ordre. Comme Constantin Kostenecki l'avait deviné, Cyrille et Méthode n'étaient pas les seuls traducteurs des livres sacrés. L'initiative de cette œuvre appartenait à la chancellerie impériale, ce «gruččiskoe skipÿtro vÿzmožno» (*sceptre grec puissant*), dont nous parle Kostenecki. Les deux frères étaient appelés à un moment donné à prendre la direction d'un cercle de Grecs et de Slaves, qui depuis longtemps travaillaient à la réalisation de la mission slave. Cyrille et Méthode avaient appris le slave quelque part loin de leur ville natale. Pour Méthode il n'en est pas question, car sa *Vita* nous fait comprendre que c'était parmi les Slaves, dont on lui avait confié l'administration, qu'il fit sa première connaissance avec la langue. Pour Cyrille, même si nous admettions qu'il avait appris le slave avant de quitter Thessalonique à l'âge de quatorze ans—chose peu probable—, sa connaissance de la langue devait être très superficielle.

L'isolement de Méthode aux couvents de la Bithynie nous fait penser aux Slaves qui habitaient dans cette région depuis très longtemps¹. Il y a toute une série de données qui nous autoriseraient peut être à situer ici le poste de dignitaire que Méthode avait occupé pendant une dizaine d'années. La colonisation des slaves guerriers faite par les empereurs byzantins de la région de Thessalonique et de la Bulgarie orientale, peut expliquer l'absence de vocabulaire vieux-slave des mots d'emprunt grecs qui se rapportent à la vie agraire. Les monastères de Bithynie paraissent être très accessibles aux Slaves de cette région. La présence dans le dit vocabulaire des mots d'emprunt grecs, qui trahissent des traits du vocabulaire des parlers grecs de l'Asie Mineure, peut paraître tout à fait naturelle dans cet ordre de choses. En plus il ne faut pas oublier la continuité attestée d'un parler slave en Asie Mineure dès le VII^e siècle jusqu'au début du XX^e². Le cercle de Méthode pendant son séjour en Moravie était en contact constant avec les monastères de Bithynie. La chancellerie impériale et le Patriarcat mis à part, ces monastères étaient les seuls foyers ecclésiastiques

origines au Xe siècle, Paris 1971, 160-165. Une chose reste hors de doute, ce que Cyrille et Méthode avaient reçu la meilleure éducation qu'existait à Byzance à leur époque.

1. Pour les Slaves de Bithynie voir B. A. Pančenko, «Pamjatnik slavjan v Vifinii VII veka», dans *Izvestija Russkago Archeologičeskago Instituta v Konstantinopole*, VIII (1902) 16-62; V. N. Zlatarski, *Istorija na bŭlgarskata dŭrzava prez srednite vekove*, I 1, Sofija 1938, 160, 175 et 207; G. Ostrogorsky, *History of the Byzantine State*, New Brunswick, New Jersey 1957, 116-118, 149-151; St. Kyriakidis, «Βυζαντιναὶ μελέται. II. Ἀπὸ τὴν ἱστορίαν τῶν τευχῶν τῆς Θεσσαλονίκης», dans *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης*, 3 (1939) 384-387; A. Maricq, «Notes sur les Slaves dans le Péloponnèse et en Bithynie», dans *Byzantion*, 22 (1952) 350-356; P. Lemerle, «Thomas le Slave», dans *Travaux et Mémoires*, 1 (1965) 255-297.

2. Voir N. Asim, «Bŭlgarite v Anadola», dans *Izvestija na Istoričeskoto družestvo v Sofija*. Kniga V (1922) 163-171.

et culturels de Byzance avec lesquels Méthode et ses compagnons gardaient des relations lors de leur séjour en Moravie¹. Méthode étant devenu moine et plus tard abbé dans ces monastères, il s'engagea au travail littéraire slave qui s'y faisait. Cyrille vint ici rejoindre l'équipe de son frère un peu avant la mission chez les Khazars. Il faut admettre que pendant son séjour dans le monastère d'Olympe, Cyrille prit part aussi au travail littéraire².

Les traductions des textes grecs étaient sans doute préparées par une large équipe, dont chacun des membres contribuait assez indépendamment à l'œuvre littéraire commune. Dans le lointain de la capitale, où le purisme de la langue avait la vogue, ce cercle agissait plus libéralement, se permettant l'utilisation d'un vocabulaire plus vulgaire, tel qu'on le trouve dans beaucoup de textes hagiographiques provenant de la périphérie. Ce cercle englobait des Slaves qui connaissaient le grec et des Grecs, qui avaient approfondi le slave³. Les Slaves de ce cercle insèrent leur langue dans les textes, laquelle avait beaucoup de traits communs avec les parlers des Slaves de Macédoine et de Bulgarie orientale. Ces textes, préparés en Asie Mineure, avaient hérité de mots d'emprunt grecs, pris des parlers grecs de cette région.

La légende a voulu que cette pléiade des traducteurs, qui étaient au service du «sceptre grec puissant», disparaisse dans la narration de la vie et de l'œuvre de Cyrille et de Méthode. Dans leurs *Vita* ces traducteurs et collaborateurs sont devenus «špospěšniki» anonymes, et leur peines et soins furent offerts pour augmenter la gloire de leurs maîtres. Constantin Kostenecki fut le premier philologue à avoir contester cette narration légendaire et à avoir voulu rendre à chacun son mérite. Chez lui les «špospěšniki» (= *collaborateurs*) et «iže beachou togožde doucha, jegože i si» (= *ceux qui étaient empreints du même esprit qu'eux*) se définissent autrement: «i ot koegožde

1. Ce n'est pas par un simple hasard que lorsque le biographe de Méthode parle (après l'année 885, donc 22 ans après le départ de Méthode), dans les chapitres III et V de la *Vita Methodii* de ces monastères il emploie le présent: «...i šjǫdŭ vŭ Alimbŭ, ideže ž i v o u t ŭ švętiŭ otŭci, postrigŭ se...», et «...i postaviša i igoumana vŭ manastyri, iže naričajetŭ se Polichronŭ, jemože je s t ŭ sŭmęra ·k· i ·d· spoudove zlata, a otŭčŭ obile ·o· vŭ njemŭ je s t ŭ». Grivec et Tomšič, *op. cit.*, 154.

2. Cf. A.-E. Tachiaos, «Sozdanie i dejatel'nost' literaturnogo kruga Konstantina-Kirilla do moravskoj missii», dans *Konstantin Kiril Filosof. Dokladi ot simposiuma, posveten na 1100-godišninata ot smŭrtta mu*, Sofija 1971, 285-293, et A. S. L'vov, «O prebyvanii Konstantina Filosofa v monastyre Polichron», dans *Sovetskoe slavjanovedenie*, 1971 (5) 80-86.

3. Parmi les Slaves en question se comptait sans doute aussi Clément d'Achrida. Son biographe Démétrius Chomatianos nous informe que Clément très jeune encore avait lu les Ecritures que Cyrille avait traduites en slave. Voir A. Milev, *Grŭckite žitija na Kliment Ochridski. Uvod, tekst, prevod i objasnitelni beležki*, Sofija 1966, 174, et I. Dužjev, «Kratkoto Klimentovo žitie ot Dimitrij Chomatian», dans *Kliment Ochridski. Sbornik ot statii po slučaj 1050 godini ot smŭrtta mu*, Sofija 1966, 166-167.

kolěna obrětachou se divni moužie simĭ sloužešte» (= *et les meilleurs hommes de toutes les races étaient à son service*, c.à.d. au service du sceptre grec puissant). Cyrille qui, selon la légende, avait tout fait, chez Kostenecki reçoit le titre qui vraiment lui appartient : «načelnikĭ» (= *chef*) et «poslannikĭ gospodĭnĭĭ» (= *ambassadeur de son maître*). Or, au delà de la légende existe une autre réalité, celle d'un cercle de Grecs et de Slaves, lequel pendant des années travaillait pour l'illumination des peuples slaves, et dont l'œuvre est obstinément restée anonyme. En étudiant aujourd'hui les traductions vieux-slaves, on admire les qualités philologiques, poétiques et théologiques de Cyrille, de ce diplomate toujours occupé et voyageant, et personne ne soupçonne le mérite de Méthode, et pire encore, le mérite des humbles disciples perdus dans les ténèbres de la légende. Kostenecki les a mis en relief, voulant ainsi démontrer la valeur exceptionnelle de leur œuvre. En plus, il a rendu aux deux frères la place qui vraiment leur appartient. Les «genialen Griechen aus Thessaloniki», d'après l'expression du Prof. Grafenauer¹, n'étaient que les chefs et les responsables de cette œuvre grandiose qu'était la mission slave, tandis que le travail philologique et littéraire qu'elle nécessitait, n'était achevé en grande partie, qu'avec l'aide de leurs disciples anonymes.

1. B. Grafenauer, *Die ethnische Gliederung und geschichtliche Rolle der westlichen Süd-slaven im Mittelalter*, Ljubljana 1966, 53.